BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus d'ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 270, boulevard Raspail, Paris, XIV[e].

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un résumé analytique seront mentionnées dans l'*Année philologique*, éditée à la librairie des Belles-Lettres.

Linguistique et philologie.

N. S. Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, traduits par J. Cantineau : Paris, Klincksieck, 1949, xxxiv & 396 pages.

Si loin du latin que puisse paraître au premier abord cet ouvrage de doctrine linguistique, il est impossible de ne pas en signaler l'intérêt aux latinistes soucieux de pénétrer à fond la structure de la langue et de se représenter sous les formes du « langage » les réalités de la « parole ». Car c'est de cette distinction, posée pour la première fois avec netteté par F. de Saussure, qu'est issue la différenciation, établie d'abord par J. Baudoin de Courtenay, reconnue aujourd'hui, surtout à la suite des travaux du Cercle linguistique de Prague et des divers Congrès internationaux de linguistes, comme acquise et fondamentale, entre la *phonétique*, science des sons de la parole, et la *phonologie*, science des sons de la langue.

Ce qui a jusqu'ici obscurci et rendu parfois suspectes les notions que recouvrent ces termes, c'est l'usage différent qui en a été fait : F. de Saussure et M. Grammont entendaient par phonologie l'étude statique des sons et par phonétique l'étude diachronique (historique) ; les Suédois désignent en général par phonétique la physiologie des sons, par phonologie la science du matériel physique de la langue ; les Anglais et les Américains appellent volontiers « phonology » l'étude des sons appliqués à une langue ou à une période déterminée et « phonetics » l'étude des modalités physiques ou physiologiques, réservant le nom de « phonemics » à la phonologie définie ici. Enfin, la confusion augmente du fait qu'on a tenté de définir une physiophonétique et une psychophonétique, sans parler d'une phonostylistique, qui serait à distinguer elle-même de la stylistique phonologique. Incertitude commune à toutes les sciences qui naissent, jusqu'au jour où une terminologie bien faite assure leur statut.

Quel est le contenu de la phonologie, entendu au sens admis dans cet ouvrage? Troubetzkoy le définit en recourant aux trois aspects que revêt le langage humain, suivant qu'il est considéré comme supposant un sujet parlant, un sujet entendant et un état de choses mis en question ; d'où trois études possibles : de la *présentation* (ou de l'*expression* du sujet parlant), des procédés d'*appel* à l'auditeur et de la *représentation* d'un état de choses, la dernière de ces études comprenant un domaine beaucoup plus vaste que les deux autres, qui se réduisent à une stylistique phonologique.

Ce n'est pas tout : la phonologie descriptive de caractère représentatif se divise en trois sections, suivant que les particularités phonétiques possèdent une fonction *culminative*, définissant le nombre d'unités contenues dans une phrase, une fonction *délimitative*, marquant la limite entre deux unités, et une fonction *distinctive*, différenciant les unes des autres les unités pourvues de signification ; celle-ci de beaucoup la plus importante, et qui en fait occupe la plus grande partie du présent ouvrage.

Je ne vais pas plus avant et n'aborderai pas, par exemple, l'exposé de la *pertinence* et de la *neutralisation*. Il s'agit là de méthode et de techniques en devenir. Quant à ce qui est de l'intérêt de ces nouvelles études pour l'interprétation des langues non transmises par la parole, c'est-à-dire des langues mortes et du latin en particulier, c'est une question que se posera chacun de nous. La réponse n'est pas donnée, comme bien on pense, par cet ouvrage, qui est tout de doctrine, et non d'application. Tout au plus verra-t-on des faits latins invoqués aux p. 106, 202, 208, 260, 296, 323, 329. Mais il n'est pas interdit de penser que, si la phonétique latine traditionnelle pose tant de problèmes sur lesquels on dispute en vain, c'est peut-être faute de les examiner à la faveur d'une méthode nouvelle plus efficace. Appartient-il à la phonologie de nous la fournir? Je m'avoue personnellement inapte à manier le nouvel instrument qu'on nous propose, et laisse à de mieux initiés le soin de répondre à la question, me bornant à signaler ici, comme premières tentatives dans ce sens : A. Grégoire, *La phonologie et la philologie classique*, dans la Revue *Antiquité classique*, 1933, p. 193-209, et J. Horecký, *Fonologia latinčiny*, Slov. Akad. Bratislava, 1949, en tchèque avec résumé en français, p. 109-120.

J. Marouzeau.

A. Meillet & J. Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 2e éd. revue et augmentée par J. Vendryes : Paris, Champion, 1948, 771 pages.

La mise à jour de cet ouvrage essentiel, après vingt-cinq ans, fait ap-

paraître à quel point il était définitif dès sa première rédaction. La révision minutieuse que s'est imposée M. Vendryes ne l'a conduit — et ne pouvait le conduire — à rien modifier d'essentiel. En ce qui concerne le latin, voici, sauf omission de ma part, ce qu'on peut noter : par. 48, la qualité ancienne du *ə* attesté par la correspondance sk. *ĭ*, lat. *ă*, gr. *α*, *ε*, *ο* est précisée par l'apport du hittite, et renvoi est fait à E. Benveniste, *Origines de la formation des mots ;* sur l'autre voyelle qui répond à gr. *ι* lat. *ă*, renvoi est fait à M. Lejeune, *Phonétique ;* sont ajoutés : le par. 241 sur le rôle de *a* dans les alternances ; le par. 264 sur les indices de chevauchement entre la catégorie du nom et celle du verbe ; les par. 270 sur le présent conatif et 271 sur les variétés d'aspect des formes du présent. Le par. 295 est consacré au désidératif, qui se trouve ainsi enlevé à la catégorie des thèmes temporels pour passer à celle des thèmes modaux ; par. 391, une correction heureuse, à mon avis, supprime l'explication ancienne de *ne feceris* par un appel au sens du *perfectum* (n'est-il pas dans la pensée de l'auteur d'invoquer une valeur aoristique, comme on est tenté de le faire pour le tour *si possit excussisse deum*?) ; par. 406, je vois avec satisfaction reconnue, après bien longtemps, la vraisemblance de l'explication proposée par M. A. Burger pour le *-ui* du parfait latin ; par. 527, l'apport du hittite, une fois de plus, est invoqué à propos de l'*r* médio-passif ; par. 620, il est juste de dire que le suffixe *-ti-on-* s'est développé aux dépens de *-teu-* (cf. par. 541), mais ne convenait-il pas de mentionner la répartition suivant laquelle *-tio* apparaît comme un transitif, *-tus* comme un absolu, et d'ajouter que la langue littéraire a assuré la survie et même une sorte de revanche au suffixe *-teu-* (cf., dans cette *Revue*, 1948, p. 326, la démonstration pour laquelle M. E. Benveniste et moi-même nous sommes rencontrés) ; par. 887 sont bien précisées les valeurs respectives de *ne* et de *num* : ne convenait-il pas de faire observer que *nonne* est une innovation contemporaine de nos premiers textes et qui ne représente pas un état de langue ancien? Je note, enfin, l'heureuse correction du par. 908 sur l'extension de la proposition infinitive en latin, et par. 921-922 tout un développement nouveau sur l'usage de l'asyndète.

Le maintien presque intégral d'une rédaction vieille d'un quart de siècle montre qu'en somme notre connaissance des langues classiques est parvenue à un stade difficile à dépasser ; elle ne comporte guère que des aménagements de détail, sauf peut-être quelques lacunes étrangement persistantes et que M. Vendryes, le cas échéant, ne manque pas de signaler : la plus dommageable, selon moi, est celle qui regarde « le classement et l'histoire des formations nominales du grec et du latin » ; il est significatif que sur cette question essentielle M. Vendryes en soit réduit à donner comme seule référence bibliographique la *Historische*

Grammatik de F. Stolz, vieille de plus de cinquante ans, et nettement insuffisante.

Il faut souhaiter que cette réédition, qui remet à la disposition des étudiants un instrument de travail dont ils ne pourraient plus se passer, soit aussi pour les chercheurs une occasion de réviser les tâches à entreprendre.

J. MAROUZEAU.

V. PISANI, *Glottologia indeuropea. Manuale di grammatica comparata delle lingue indeuropee con speciale riguardo del greco e del latino*, 2e éd. : Torino, Rosenberg & Sellier, 1949, 310 pages, 2,400 lires.

Je crois devoir signaler ici, bien qu'il ne s'agisse que d'une réédition, cet ouvrage du comparatiste sans doute le plus fécond de notre temps : informé, et quasi spécialiste, de la plupart des groupes indo-européens (cf. la liste de vingt-cinq publications qui figure à la page 313 de l'ouvrage), auteur de plusieurs volumes de linguistique générale (*Linguistica generale e indeuropea ; L'etimologia*) et de comparaison indo-européenne (*Le lingue indeuropee ; Introduzione alla linguistica indeuropea ; Crestomazia indeuropea*), latiniste et italicisant (de son monumental *Manuale storico della lingua latina* ont paru les tomes II : *Grammatica latina storica e comparativa*, et III : *Testi latini arcaici e volgari con commento glottologico ;* sont en préparation les tomes I : *Introduzione storico-metodologica e storia del latino*, et IV : *Le lingue dell'Italia antica oltre il latino*). Le présent volume constitue une refonte et mise à jour de la première édition, imprimée depuis quatre ans et épuisée deux années après sa mise en vente, signe de l'intérêt que rencontrent en Italie les travaux linguistiques. L'ouvrage est conçu, sauf pour la syntaxe, comme une grammaire parallèle plutôt que comparée, en ce qu'il traite en des chapitres distincts l'indo-européen, le grec et le latin ; mais il va de soi que, vu la conception de l'ouvrage, les faits sont présentés dans chaque division en fonction de l'indo-européen. Les latinistes de chez nous ne sauraient ignorer cet exposé sinon complet, à cause du plan adopté, du moins clair, méthodique, et propre à faire apparaître sous leur vrai jour les faits essentiels.

J. MAROUZEAU.

Dictionnaire des racines des langues européennes, par R. GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE : Paris, Larousse, 1949, 356 pages.

Ce que je critiquerais le plus dans cet ouvrage, c'en est le titre : il ne saurait y avoir de « racines des langues européennes », puisque ces langues appartiennent à des familles différentes : indo-européenne,

finno-ougrienne, basque, turque...,· et, si l'on remonte plus haut, étrusque, etc. Aussi l'auteur est-il obligé de préciser en sous-titre de quelles langues en particulier il s'agit : grec, latin, français, espagnol, italien, français, allemand. C'est détourner le consultant de la seule notion scientifique, qui est celle de la parenté indo-européenne. Entendons-nous : la faute n'est pas dans l'esprit de l'auteur, elle est dans le titre choisi. L'inconvénient, c'est qu'à propos de chaque mot, ne pouvant partir de l'indo-européen, l'auteur est obligé de se référer à des soi-disant mots-racines qui sont ici latins, là grecs, ailleurs germaniques, mais aussi sanskrits (donc extra-européens), hébreux (donc non indo-européens), etc. Que dis-je? L'auteur en est réduit à partir de racines qu'il qualifie d' « européennes » ! Ainsi : *mes'l* (europ.) = merle. Le défaut de l'ouvrage est donc que le point de départ de l'histoire des mots est mal défini, et même à certains égards indéfinissable. Faut-il ajouter que l'indo-européanisant fera des réserves expresses sur la forme donnée aux racines, propre à fausser la notion même d'indo-européen.

Ceci dit, le livre sera pour les consultants, public scolaire ou cultivé, un guide attrayant, qui leur éclairera maint mystère étymologique, les incitera à observer les correspondances phonétiques et l'évolution sémantique. Une série d'index par langues qui comprend plus de cent pages sur trois colonnes est ajoutée au dictionnaire, qui se trouve ainsi équivaloir, tant bien que mal, à une collection de dictionnaires étymologiques des principales langues européennes, les langues slaves (pourquoi?) exceptées.

J. MAROUZEAU.

J. MAROUZEAU, *Quelques aspects de la formation du latin littéraire* (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, t. LIII) : Paris, Klincksieck, 1949, 232 pages, 600 francs.

On comprendra que dans cette *Revue* je ne puisse accorder qu'une brève mention à un ouvrage dont je suis l'auteur. J'indique seulement qu'il reproduit pour l'essentiel, avec les mises à jour nécessaires, des articles publiés à des dates très diverses dans des périodiques et volumes de Mélanges, reliés entre eux par quelques chapitres additionnels propres à conférer au recueil une certaine unité d'inspiration et de plan.

J. M.

— *L'ordre des mots dans la phrase latine*, t. III : *Les articulations de l'énoncé* (Collection d'études latines, t. XXIV). Paris, Les Belles-Lettres, 1949, 200 pages, 500 francs.

Je ne puis également que mentionner ici cet ouvrage, en indiquant

qu'il clôt la série des études consacrées par moi depuis le début de ma carrière à l'ordre des mots. Ce n'est pas, certes, que je considère la question comme épuisée, mais je laisse désormais à d'autres le soin de la reprendre et, si possible, de la renouveler.

J. M.

Th. H. Maurer junior, *A morfologia e a sintaxe do genitivo latino, Estudio histórico* (Filologia românica, nº I) : Boletins da faculdade de letras, Univ. de São Paulo, Brésil, t. LV, 1948, 95 pages.

Faut-il s'étonner de nous voir venir de si loin un ouvrage dont l'information, la méthode, la conception générale attestent une liaison étroite avec nos centres d'étude et de travail? L'ouvrage de M. Maurer n'est pas un simple exposé ; il représente une thèse, et une thèse ambitieuse, puisqu'il s'agit, par le canal du génitif, de remonter du latin jusque par delà l'indo-européen, jusqu'à l'unité linguistique supposée d'où dériveraient les dialectes indo-européens et le hittite. En effet, une étude minutieuse des différentes formations du génitif amène l'auteur à penser que le génitif et l'ablatif ont une origine commune ; il fonde essentiellement sa démonstration sur la désinence *-es/-os* du génitif singulier des noms athématiques, qu'il rapproche du suffixe *-tos* de gr. ἐκτός et lat. *funditus*, en jouant sur la désinence d'ablatif *-ts* du hittite qui par le jeu du sandhi pouvait aboutir soit à *-t* par chute de l'*s*, soit à *s* par assimilation *ss*.

L'hypothèse est fragile, les objections sont nombreuses : l'auteur les envisage et les réfute assez laborieusement. Et il chante victoire quand il passe à l'examen des rapports syntaxiques entre les deux cas. Il a beau jeu en effet (p. 51 et suiv.) d'observer dans toute langue qu'on voudra (y compris le français : *de unde* > *dont*) le passage de la fonction ablative à la fonction génitive. Mais que prouve cette relation? Nous sommes habitués depuis longtemps par l'observation du syncrétisme des cas à ces interférences, qui ne sauraient jamais permettre de conclure à une communauté d'origine. De sorte que nous restons sceptiques sur la conclusion de la p. 60, en dépit de la forme rigoureuse qui lui est donnée : « La morphologie du génitif rejoint celle de l'ablatif. Psychologiquement, le passage d'un cas à l'autre est naturel. Historiquement, il est commun. Donc... »

Le vrai mérite de l'ouvrage ne consiste pas dans cette démonstration hasardée; il réside plutôt dans nombre d'observations judicieuses et fines, par exemple sur la répartition des génitifs latins anciens des thèmes en *-a-* et des thèmes en *-o-*, sur le génitif des noms en *-ius*, sur celui des pronominaux. Çà et là l'auteur apporte même des corrections utiles à des

interprétations traditionnelles. Il se serait, à mon avis, assuré un sérieux avantage en bornant son effort à une monographie du génitif latin.

J. MAROUZEAU.

G. REDARD, *Les noms grecs en* -τῆς, -τις, *et principalement en* -ιτης, -ιτις. *Étude philologique et linguistique* : Paris, Klincksieck, 1949.

Je m'en voudrais de ne pas au moins mentionner ici cet ouvrage, bien qu'il ait trait principalement au grec ; l'intérêt qu'il présente pour les latinistes, c'est d'abord de leur fournir le point de départ des importants développements qu'ont pris en latin les suffixes *-ita, -ites, -itis, -itanus* (cf. p. 224-225), mais c'est surtout de leur donner des directives pour toutes les études sur les suffixes, que le latin réclame si impérieusement (cf. en particulier les vues brièvement, mais très judicieusement exposées p. 227 et ss.).

J. MAROUZEAU.

Pentti AALTO, *Untersuchungen über das lateinische Gerundium und Gerundivum* : Ann. Acad. scient. Fennicae, Helsinki, Secomalainen Tiedeakatemia, 1949, 193 pages.

Pourquoi les jeunes ont-ils tendance à reprendre les vieux problèmes? Voici, comme dit M. Aalto lui-même (*Vorwort*, p. 5), une « uexata quaestio » ; la bibliographie des seules études qui lui sont spécialement consacrées remplit des pages : Bayard, Brugmann, Debeauvais, Doehring, Dosson, Fay, Gaffiot, Gustafsson, Herkenrath, Horton-Smith, Kirk, Krause, Kraut... Je m'arrête à la lettre L, donc à mi-chemin de la liste établie par M. Aalton (dont la Bibliographie, p. 175-184, est du reste bien inutilement encombrée d'ouvrages tout à fait étrangers à son sujet).

L'auteur espérait-il donc proposer une solution à un problème tant controversé? Pas même. Il a voulu l'éclairer « nach bisher garnicht oder nur flüchtig untersuchten Linien » (p. 5), estimant justifier par là un nouvel examen d'ensemble.

L'examen est méthodique, exhaustif, et commence par une revue de tout ce qui a été dit sur le sujet depuis Varron jusqu'à l'année courante. Rien à dire sur cette récapitulation, qui découragera peut-être de nouveaux chercheurs, et, sinon, leur fournira un utile point de départ.

Dans la partie démonstrative, on relèvera des formules douteuses ou des interprétations hâtives : p. 56, suffit-il de dire que l'interprétation de *-bundus* par rattachement à la racine **bhu-* est « recht wenig ansprechend »? p. 57, il n'a pas été démontré, selon moi, que 1° les substantifs en *-nda* sont d'origine populaire, 2° que les adjectifs en *-undus* et *-cundus*

sont anciens et les formes en *-bundus* récentes (l'illusion vient de ce que ces dernières formes ont pris une extension nouvelle à basse époque).

En revanche, maintes observations sont ingénieuses et méritent attention : p. 56, je considère comme important le parallélisme noté entre la série *-undo- -cundo- -bundo-* et la série *-ulo- -culo- -bulo-* ; le chapitre v sur l'emploi syntaxique du gérondif est bien conduit et me semble probant ; les développements sur les parallèles observés dans d'autres langues et sur le sort des formes en roman ne sont pas sans intérêt ; enfin, la conclusion générale, p. 170-171, présente les faits sous un aspect vraisemblable. M. Aalto nous aura rendu service en rédigeant sur ce sujet important un « état de question » qui peut passer pour définitif ; il est souhaitable qu'il applique ses réelles qualités de grammairien à des sujets plus neufs, susceptibles de « rendre » davantage. Tel quel, son ouvrage fait honneur à la remarquable équipe de philologues classiques finlandais que je mentionnais dans ma dernière Chronique.

J. Marouzeau.

Angel Pariente, *Estudios de fonetica y morfologia latina* : Acta Salmanticensia, Filosofia y Letras, t. II, n° 3, Salamanque, 1949.

La production abondante de M. Pariente dans le domaine de la phonétique et de la morphologie, orientées vers l'étymologie, a déjà été signalée dans cette *Revue* (t. XXIV, p. 320, et t. XXVI, p. 331).

L'étymologie est un art difficile. Mais n'est-ce pas s'abuser vraiment sur ses possibilités que de dériver *amare* de *animus* (p. 79-82), *omen* de **moneomen* (p. 100-103), *immo* de *minimo* (p. 104-108), *amoenus* de **mammenus* (issu de *mamma*, p. 112-117)? Est-il bien raisonnable, pour ôter à Varron la paternité d'une phrase (*R. R.*, II, 6, 5) où *fere* se trouve postposé à un verbe auquel il se rapporte, de contester l'authenticité de plus de vingt-cinq textes appartenant aux auteurs les plus divers, mais où se retrouve la tournure incriminée (p. 170-224)? Quelques pages sur l'histoire du mot *carmen* (p. 86-94) méritent plus d'attention. Le livre est plein, d'ailleurs, de l'érudition la plus abondante.

Jacques Perret.

M. Bassols de Climent, *Sintaxis histórica de la lengua latina ;* t. I : *Introducción, Género, Número, Casos*, Barcelone, 1945, xxx-511 pages petit in-8° ; — t. II, 1 : *Las formas personales del verbo*, Ibid., 1948, xxxii-665 pages.

Que l'auteur nous pardonne si notre premier mouvement devant ces deux gros volumes d'une *Syntaxe* qui doit finalement (cf. t. II, 1, p. viii) en compter sept a été d'abord d'appréhension. Le gigantisme est toujours

une tare, et comment ne pas incliner aux reproches lorsqu'on voit l'auteur, dans son introduction du second volume, annoncer qu'il entend désormais prolonger jusqu'à l'époque romane son étude des faits latins, avec la perspective de contribuer par là à une explication de la syntaxe espagnole? Mais l'ampleur même du projet nous avertit que nous n'avons pas ici un livre à juger selon les normes habituelles ; il s'agit en fait, et expressément, d'un ouvrage destiné à tenir lieu de toute une bibliothèque : il reflète par là, comme l'auteur le rappelle (t. I, p. VI), le malheur des temps avec la disette de livres, l'impossibilité de mettre à jour les collections scientifiques (nous ajouterons : le repliement des élites sur leurs propres langues nationales), mais il témoigne aussi du goût de l'organisation et à cet égard des exceptionnelles qualités dont les compatriotes de M. Bassols, depuis Isidore de Séville et tout au long de leur histoire, ont fait la démonstration dans les domaines les plus divers des connaissances humaines. Dans le cadre d'une Syntaxe latine, nous lirons donc ici, incorporés, bien entendu, dans une rédaction personnelle, tantôt le résumé d'une étude de M. Löfstedt, ailleurs les meilleures pages de la thèse de F. Thomas, ou un condensé de la *Lateinische Umgangssprache ;* et il est bien vrai que ces développements, toujours rapportés à leur source de la façon la plus irréprochable, peuvent tenir lieu, dans une large mesure, d'une lecture de l'original. Que faut-il pour réussir un tel dessein? Beaucoup de lecture sans doute et une énorme puissance de travail ; mais ce qui aussi de cette matière hétérogène fait une véritable unité, c'est l'infatigable volonté de comprendre et de faire comprendre, la prédilection pour les hypothèses et les présentations qui confèrent aux faits étudiés la plus grande intelligibilité ; de la hardiesse et de l'aisance vis-à-vis des questions disputées, et, avec tout cela, beaucoup de pondération et de bon sens. Quelques chapitres (constitution d'une voix passive, origine de l'ablatif absolu, l'accusatif, le génitif) peuvent servir de pierre de touche, où l'auteur apparaît aussi adroit à se garder des séductions d'une analyse déductive finalement arbitraire ou incapable de rejoindre authentiquement les faits, que vigoureux dans l'organisation d'une matière presque insaisissable à force de diversité, aussi bien informé des hypothèses relatives aux structures syntaxiques de l'indo-européen que fort attentif à ne pas les plaquer, sans plus, sur la réalité des faits latins. Les manuels de syntaxe apparaissent souvent comme des répertoires d'exemples vis-à-vis desquels le philologue s'est effacé le plus possible ; M. Bassols a pris un parti tout contraire : c'est son texte à lui qui domine ; une science faite, une science sûre d'elle-même allègue les exemples à titre d'illustrations plutôt que de justification.

A qui s'adresse cet ouvrage? Tout d'abord, à des étudiants en philolo-

gie latine parvenus au niveau de l'enseignement supérieur, mais aussi à des latinistes de tout ordre qui chercheront ici mises au point précises et vues d'ensemble, aux spécialistes même qui, pour leur enseignement, pour se remettre en l'esprit telle question un peu oubliée ou délaissée lors d'autres recherches, trouveront immédiatement dans ces pages une présentation lucide et des références pour aller plus loin. Beaucoup de pays où pourtant les études de syntaxe ont été illustrées par des noms glorieux envieront ce livre à l'Espagne.

Jacques PERRET.

Th. SIMENSCHY, *La construction du verbe dans les langues indo-européennes* : Iassy, 1949, 279 pages.

Cet ouvrage, en dépit de la limitation de son titre, est en somme une sorte de méthodologie de la syntaxe, dont l'auteur pose les principes dans un chapitre préliminaire.

Sous un aspect novateur, ce chapitre contient des affirmations qui n'apportent guère de nouveau (en premier lieu sur la nécessité d'avoir affaire à des textes sûrs — ce qui n'empêche pas l'auteur d'admettre, p. 41, dans Pl. *Merc.* 880 un *splendoris* qui est une conjecture, ou, même page, dans Tér. *Ad.* 603 de faire fond sur une interpolation gratuite), ou qui prêtent à la critique (p. 4, comment peut-on qualifier de « psychologique » la méthode qui consiste à « établir quel est le mot ou le groupe de mots avec lequel a été associé le verbe lorsqu'il a été construit pour la première fois avec le cas respectif? »). Au cours de l'ouvrage, diverses autres affirmations font un peu figure de truismes : p. 28 : « langue parlée et langue écrite s'influencent et se pénètrent réciproquement ; c'est ce qu'on peut observer surtout chez les écrivains qui ont recours à la langue populaire ». Certaines sont très contestables : M. Simenschy attribue à la contrainte ou à la commodité du rythme, p. ex. p. 33, par. 46 et 48, une action que pour mon compte je me refuse à admettre ; il explique, p. 74, par l'analogie de *manu tenere* le tour *hiemem castris egi* qui est d'une tout autre nature ; de même p. 27, le tour *Hinnad cepit* (Diehl, *Altlat. Inschr.*, n° 340?) par une construction propre à *capere*, alors qu'il s'agit bien plutôt, selon moi, d'un simple ablatif de lieu. Le principe que je retiendrais volontiers est celui qu'énonce l'Avant-propos : « Pour déterminer et expliquer la nuance du cas régi par un verbe, il ne suffit pas de mettre le cas en rapport avec la signification, actuelle ou étymologique, du verbe, moins encore avec le sens général du groupe auquel il appartient ; il faut toujours chercher l'origine de la construction, c'est-à-dire le facteur qui a déterminé pour la première fois la construction du verbe. » Mais ce principe révolutionne-t-il la recherche? A vrai dire, je l'ai énoncé moi-même dans deux articles

successifs, dont la guerre a sans doute empêché M. Simenschy d'avoir connaissance. Ce qui est plus grave, c'est que la documentation de M. Simenschy, qui fait état dans une Liste bibliographique (p. VI-VII) d'éditions de textes, ou même de choix et extraits, de dictionnaires scolaires, d'ouvrages périmés, ne contient même pas les noms de Meillet-Vendryes-Ernout, ni de Juret (*Système de la syntaxe*), ni de Löfstedt (*Syntactica*), ni de F. Thomas (*État et tendances de la syntaxe latine*), ni de Bolaffi (*Uso, elemento logico e psicologico nella sintassi latina*), ni de Mc Cartney (*Psychological vs. logical in latin syntax*), ni de Ronconi (*Il verbo latino. Principi di sintassi storica*)... Y a-t-il là volonté d'éliminer la science « occidentale »?

J. MAROUZEAU.

L. H. WEIJERMANS, *De genitivus inherentiae in het latijn* : Akad. Proefschrift, Nijmegen Centrale Drukkerij, 1949, XVI & 109 pages.

Il m'est difficile, vu la rédaction en hollandais, de suivre dans le détail la démonstration de M. Weijermans, et le résumé français dont il l'accompagne n'est pas aussi explicite qu'on pourrait le souhaiter.

Son propos est de passer en revue tous les emplois du type « sine differentia discretionis », c'est-à-dire de cette espèce de pléonasme qui consiste à faire dépendre l'un de l'autre deux substantifs approximativement interchangeables.

Je dis « approximativement », car, en fait, dans la longue liste d'exemples recueillis par l'auteur, il en est un bon nombre qui ne me paraissent pas rentrer dans sa définition : dans *mutuis amplexibus salutationis* (p. 27), *insidiarum latebrae, tutela ministerii, uirtutis potestas, caerimoniarum ritus* (p. 28), *integritate castitatis* (p. 29), etc., je vois des génitifs explicatifs très usuels et très normaux. N'importe : il reste un recueil abondant d'exemples qui demandent examen. La thèse de M. Weijermans, c'est que l'emploi du génitif en question est un fait de langue littéraire, plus proprement oratoire, et qui trouve sa plus grande extension dans le latin des auteurs chrétiens. Sur ce point, l'essentiel a déjà été dit par Schrijnen-Mohrmann, *Studien zur Syntax der Briefe des hl. Cyprian*, p. 81 et suiv., avec une abondante bibliographie du sujet.

Ce qui me frappe beaucoup plus que M. Weijermans, c'est la différence considérable qu'il y a entre l'usage des classiques et celui du bas-latin : des auteurs de l'époque républicaine, il cite une demi-douzaine d'exemples à peu près ; de l'époque impériale, à peu près autant, et tout le reste (25 pages d'exemples !) appartient aux écrivains de basse époque. Il y a là un indice évident de développement artificiel.

Autre indice, que M. Weijermans néglige trop aussi, à mon avis : un très grand nombre d'exemples sont stéréotypés, appartiennent à un

petit nombre de formules : les deux seuls exemples plautiniens sont de *mens animi*, formule qui fournit aussi quatre exemples (sur cinq !) chez Lucrèce et Catulle ; la formule *temporis aetas* fournit les cinq exemples des élégiaques ; enfin, pour le reste, la grande majorité des exemples est représentée — avec quelques variantes — par des formules sans cesse récurrentes telles que : *tenebrae caliginis, proelii congressio, carceris custodia, mortis exitus, libidinum cupiditas.* Il y a là de véritables clichés, et non pas l'indice d'une syntaxe vivante.

Mais alors quelle est l'origine de ce procédé artificiel? M. Weijermans est porté à penser qu'il s'agit d'un développement proprement latin et n'attache que peu d'importance au fait que le même procédé se retrouve en grec et en hébreu ; or, lorsqu'on voit que ce procédé est caractéristique du latin chrétien, on a peine à se défendre d'admettre une influence, ou plus exactement un emprunt de cliché. M. Weijermans fait justement remarquer (p. 4) que le *formae figuram* de Cicéron pourrait bien être une réminiscence de Lucrèce ; comment ne pas penser que ὁ ζόφος τοῦ σκότους est à l'origine de *caligo tenebrarum*, qui est d'une fréquence extraordinaire (cf. p. 18 et 67)? Et ainsi de suite. Il est bien dommage que M. Weijermans, comme il s'en excuse lui-même, n'ait pas examiné les faits grecs et soit ignorant de l'hébreu. La question est à reprendre par ce biais : les exemples recueillis, au prix d'un travail très méritoire, par M. Weijermans, fourniraient la base nécessaire à ce complément d'enquête. Il resterait ensuite à situer ce soi-disant « genitivus inherentiae » dans le système du génitif latin — ou indo-européen ; c'est à quoi pourra s'employer M. Weijermans quand il aura acquis l'expérience de l'âge.

J. Marouzeau.

A. Souter, *A glossary of later latin to 600 A. D.* : Oxford, Clarendon Press, 1949, xxxii & 454 pages, 42 Shilling.

J'ai dans une précédente Chronique (cf. cette *Revue*, t. XXVI, p. 84) signalé aux lexicographes du bas-latin cet ouvrage remarquable, appelé à rendre les plus grands services en attendant les Du Cange futurs. Il est destiné à prolonger dans le temps le *Oxford Latin Dictionary* en projet, du fait qu'il est fondé sur le dépouillement des textes et documents compris entre 180 et 600. Le travail a été entrepris voici plus d'un demi-siècle ; il a profité dans une période récente de tous les progrès de l'épigraphie et de la paléographie.

Sous sa forme condensée — et remarquablement claire cependant, grâce à un système ingénieux d'abréviations et à une typographie remarquable — il contient une mine invraisemblablement riche de renseignements, non pas seulement d'ordre lexicographique et sémantique, mais

aussi morphologique, syntaxique et même stylistique. L'auteur, maître dans le domaine de la grécité biblique, a su inclure dans son glossaire tous les aspects et tous les effets de l'emprunt, auquel le bas-latin doit pour une bonne part sa richesse. Les références sont données, soit nominalement, à titre d'éléments de datation, soit expressément, avec au moins un renvoi ; les déviations de sens, qui créent en somme une part notable des mots nouveaux, sont soigneusement mentionnées et systématisées, les innovations syntaxiques signalées quand elles intéressent la signification.

J'ai opéré quelques sondages : il est difficile de prendre l'auteur en flagrant délit de négligence : p. 2, sous *accersitor* on attendrait un renvoi à p. 21 *arcessitor* (cf. à cette place les autres formes en *arcess-*) ; p. 453, la mention : « *y* : *eu* takes its place » manque de clarté, et le fait pourtant mérite l'intérêt ; p. 452, les sigles abréviatifs de ΧΡΙΣΤΟΣ devraient-ils se trouver sous X latin (*x*), alors qu'ils ont pour initiale un X grec (*ch*)? Chose curieuse : je ne trouve nulle part mention d'interjections (exception rarissime : *he*, p. 170), comme s'il y avait là un élément de langue négligeable, alors qu'il est au contraire révélateur d'innovations, d'emprunts, d'adaptations, riche d'expressivité et propre à servir de critère phonétique.

A négliger provisoirement le détail et ne prendre de l'ouvrage qu'une vue d'ensemble, on voit apparaître avec clarté les traits de cette langue composite — et, il faut bien le dire, très artificielle — avec son système de dérivation à outrance, sans souci des néologismes, sa richesse en termes abstraits, l'abondance extraordinaire de mots nouveaux à préfixes : *in-*, *de-*, *dis-*, etc., la multiplicité des mots de circonstance, créés juste pour un besoin présent, comme les composés en *per-*, les démarquages intempérants du grec, et, par le grec, de l'hébreu, beaucoup plus rarement les affleurements de la langue populaire, que ferait attendre pourtant tout ce qu'on a souvent dit du bas-latin. Je ne crains pas d'avancer qu'une utilisation rationnelle de ce modeste et riche lexique est de nature à faire avancer de façon décisive et surtout à nuancer notre connaissance du latin chrétien.

J. Marouzeau.

Serafim Silva Neto, *Fontes do latim vulgar (O Appendix Probi)* : Faculd. nacion. de filosofia, Rio de Janeiro, 1946, 287 pages.

Cet ouvrage, auquel on pourra reprocher un caractère hybride, porte la marque des circonstances qui ont présidé à sa naissance, et de la destination que l'auteur lui assigne : il a été écrit, pour le principal, en 1935, publié en 1936 dans la *Voz de Portugal*, puis considérablement augmenté de deux opuscules parus dans la *Revista de cultura ;* d'autre part, il représente le premier tome d'une série de sept volumes qui doit consti-

tuer une *Histoire de la langue portugaise.* Dans une première partie, l'auteur pose le problème du latin dit « vulgaire », ou de ce qu'il appelle dans un second chapitre « latim corrente » ; puis, dans une deuxième partie, il présente un commentaire de divers textes anciens, particulièrement de l'*Appendix Probi.* C'est dire le caractère disparate de l'ouvrage.

On ne peut pas dire qu'aucune question y soit étudiée à fond ; mais il faut se représenter que le livre est destiné spécialement à un public portugais — et même essentiellement brésilien — qui trouvera réuni dans ces pages quantité de faits, de références utiles, d'explications empruntées de toutes mains (parfois de sources périmées), de renseignements bibliographiques disparates... Résumé de lectures ou de recherches plus qu'œuvre originale, ouvrage, comme dit l'auteur lui-même (p. 257), de vulgarisation, ou plutôt encore collection de documents, il est en tout cas trop peu systématique pour constituer une base solide à l'édifice ambitieux projeté par l'auteur.

J. Marouzeau.

P. Groult, *La formation des langues romanes* : Collection de culture générale publiée sous la direction de professeurs de l'Université de Louvain, Paris, Casterman, 1949, 228 pages, 264 francs fr.

Le chanoine P. Groult, qui est le savant directeur d'une Revue récemment fondée : « Les lettres romanes », et qui enseigne à l'Université de Louvain, est descendu de sa chaire magistrale pour mettre à la portée du public cultivé l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur la formation des langues romanes, en particulier des principales d'entre elles : français, italien, espagnol.

Le livre se présente en partie, ainsi qu'il était naturel vu sa destination, comme une introduction sommaire à la linguistique. L'application qui est faite des principes aux langues considérées est conçue presque à la manière d'une leçon de choses, empruntant à l'histoire linguistique les faits les plus propres à fournir au lecteur une illustration, et je dirais presque une distraction, sans s'interdire les fantaisies d'expression (cf. p. 121 les voyelles assises épuisées au bord du chemin !). Peut-être bien que le linguiste, à qui le livre n'est pas destiné (cf. p. 222), marquerait quelque étonnement à certaines affirmations soit paradoxales : « Comme l'histoire, la linguistique est une science morale » (p. 24), soit au contraire allant de soi : « La théorie, universellement admise, qui fait du latin et de ses dérivés non pas un groupe isolé, mais une branche de la vaste famille des langues indo-européennes » (p. 11).

Ai-je besoin de dire que l'information est abondante et sûre? Rares sont les points sur lesquels on aimerait avoir avec l'auteur une explication : p. 10, le latin *deus* est mis en rapport avec le grec θεός ; M. Groult

envisage-t-il une correspondance réelle? P. 142, le même θεός est supposé à l'origine de ital. *zio*, esp. *tio ;* est-ce à dire que M. Groult substitue θεός à θεῖος et qu'il identifie les deux mots grecs θεῖος : « oncle » et « divin »? A la même page, « tante » est donné comme issu du « composé » *atamita* (?) : l'auteur conteste-t-il donc la dérivation d'ordinaire admise de *amita*, avec un *t* épenthétique comme dans fr. *tata*?

Oserai-je signaler à l'auteur pour son *Errata* le bourdon de p. 60 : « le sursaut éclatant que Mistral a su donner au sein » (= au *sien* parler).

Soyons sérieux : le lecteur curieux des avatars du latin (dont M. Groult note avec raison p. 120 qu'il a été étrangement trahi par le français) lira avec plaisir et profit ce petit livre, où la dernière étape de la langue est judicieusement confrontée avec les péripéties de l'histoire.

J. Marouzeau.

Métrique.

Il convient d'abord de signaler ici deux études dans les *Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire anciennes offerts à* J. Marouzeau *par ses collègues et élèves étrangers* : Paris, Les Belles-Lettres, 1948, in-8°.

M. André Burger, qui s'est attaché à l'étude des origines du vers roman (suivi en cela par le jeune Michel Burger, dont les recherches sont encore inédites), étudie *Les vers de la duchesse Dhuoda*, p. 85-102. Le poème que Dhuoda écrivit vers 842, latin quant à la langue, est roman par la métrique. Au reste, ce texte, très curieux par la forme, ne l'est pas moins par le fond. De plus, il soulève des problèmes de critique textuelle variés qui compliquent la tâche du métricien, mais au milieu desquels M. A. Burger se meut avec aisance.

M. R. G. Kent, *A problem of Latin prosody*, p. 303-308, étudie, chez Virgile, les cas où une syllabe finale brève, terminée par une consonne, compte pour longue devant une initiale vocalique. Sur les cinquante-quatre exemples fournis par le texte de Virgile, vingt-deux seulement pourraient s'expliquer par une longue originelle (*uidēt*). Les trente-deux exemples réfractaires à cette explication montrent qu'il y a une cause plus générale : le fait qu'une syllabe finale se terminait par une consonne permettait de la compter pour longue sous le temps marqué, en dépit d'une initiale vocalique suivante : *Buc.* 9, 66 : *Desine plura puēr et quod...* Je ne puis qu'approuver cette conclusion, ayant moi-même appliqué la même règle à l'hexamètre et au vers dramatique dans ma *Métrique*, § 47.

Dans la *Rozprawi Wydziału Filologicznego* de la *Polska Akademia Umiejętności*, au t. LXVIII, n° 3 :

L. Strzelecki, *Studia prosodiaca et metrica.* L'auteur, qui a déjà